

Hêtres étrangers

Olivia Villamy

C'est une horloge comtoise que j'ai dans le ventre, un truc qui va et vient toutes les secondes de chaque heure, de chaque jour.

Noisiel :

Je passe le tourniquet, je tourne à gauche et je dévale les escaliers. Direction Cergy-Pontoise, je marche jusqu'au bout du quai, là où on peut s'asseoir et fumer. Je demande du feu à une dame d'une cinquantaine d'années trop maquillée, elle me tend un briquet en souriant. Je lâche la poignée de ma grosse valise rouge, j'inspire une taffe, le train arrive j'écrase le reste. Je monte dans la rame, c'est le même trajet que d'habitude. Le même trajet sauf que, cette fois-ci, j'ai pris la grosse valise rouge, et que je suis fébrile. Je choisis de m'installer sur un strapontin, je cale la valise entre mes jambes et je regarde le paysage défiler. Je me sens amorphe, les yeux encore gonflés des pleurs de la veille.

Le père a frappé du poing hier, la table en premier, et puis le ventre de maman. Je suis restée bête à fixer la valise rouge dans le couloir. La valise vide, je l'ai scrutée un bon moment avant que le poing ne m'atteigne en plein visage.

Noisy-Champs :

C'est au moment de l'impact, pile au moment où ses phalanges sont entrées en contact avec ma peau, que j'ai décidé de partir. En une fraction de seconde, j'ai pris la décision que maman n'a jamais su prendre. S'arracher à soi, aux autres pour, peut-être, réussir à pousser ailleurs. La première fois que le père a frappé maman c'était l'été. Je ne me souviens ni de la raison de leur dispute ni de l'avoir vu le faire, je me souviens seulement des cris de maman et d'avoir fermé les yeux très fort. Juste après, Maman a voulu faire nos valises mais on est jamais parties au lieu de ça on a regardé les valises se creuser sous les yeux du père.

La nuit dernière j'ai fait comme si de rien n'était, j'ai débarrassé la table, je me suis soigneusement douchée et peignée avant de me coucher. J'ai attendu quatre heures du matin pour me lever discrètement et rassembler mes affaires, j'ai pris quelques habits, quelques livres et de quoi manger. J'ai tout mis en vrac dans la valise rouge. Avant de partir, j'ai vidé la boîte en fer que je planquais sous mon lit et dans laquelle je disposais mes économies. Si je compte les centimes ma cagnotte s'élève à 367, 26 euros, mieux que rien pour démarrer dans la vie. Je me demande jusqu'où je vais pouvoir aller avec si peu d'argent, j'attends d'être Gare de Lyon pour décider.

Noisy-le-Grand - Mont d'Est :

Je revois Maman me dire : « Ton père a vécu des choses dures, tu sais.. », comme si la douleur était un passe-droit. J'ai grandi avec l'idée que plus on souffrait plus on avait le droit de l'ouvrir. Alors je me suis tue, je regardais mes mains blanches et intactes avec honte, je regardais mes hanches rondes avec dégoût. Nourrie et pensée je n'étais qu'une ingrate. A son arrivée en France, le père a trouvé un emploi dans le bâtiment. Manu le patron de l'entreprise de maçonnerie qui l'employait lui donnait chaque vendredi soir une enveloppe remplie de

billets avec marqué Schuko dessus, c'était leur mot de passe pour dire que le père n'était pas déclaré. Maman avait droit à la moitié de l'enveloppe pour aller faire les courses. Au début, maman avait peur d'aller faire les courses seule parce qu'elle ne parlait pas français. En grandissant je lui ai servi d'interprète, elle m'amenait partout avec elle, et moi j'étais heureuse. Vivre sans papier, c'est vivre en apnée. C'était un poids énorme, comme un oiseau difforme qui étalait son ombre sur nos vies.